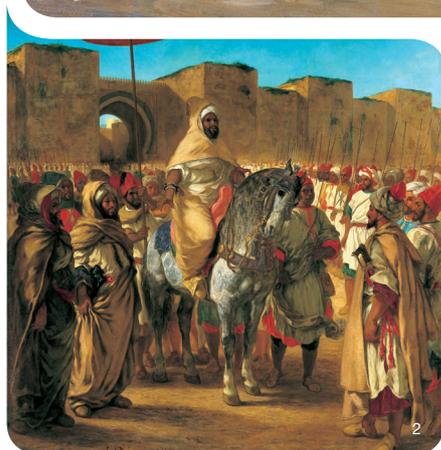


lumière sur...

Eugène Delacroix

Le Sultan du Maroc Mulay Abd er-Rahman recevant le comte de Mornay



Cette esquisse (fig. 1), chère à l'orientalisme romantique de Delacroix, se rattache au célèbre séjour de l'artiste au Maroc en 1832. De ce voyage qui renouvela radicalement sa perception de la couleur et de la lumière, Delacroix rapporta une moisson considérable de croquis et de notes dans laquelle il puisa les sujets de ses peintures orientalistes. L'étude de Dijon correspond sans doute à la première pensée d'une importante composition (fig. 2) commémorant l'audience par le sultan du Maroc à Meknès, le 22 mars 1832, de la délégation diplomatique française dont l'artiste fut le témoin privilégié. Plus de dix ans séparent le tableau définitif, moins fidèle à l'événement, de cette première esquisse, encore toute chaude du souvenir marocain.

L'Orient romantique de Delacroix ou le voyage intérieur (1820-1830)

Comme beaucoup d'artistes de sa génération, Delacroix s'est passionné très tôt pour l'Orient avant même sa découverte du Maghreb en 1832. Dans la vision romantique, le Levant apparaissait comme la parfaite symbiose entre l'Orient biblique et contemporain : « quelque chose d'immuable face au monde occidental en mutation ».

Epris de pittoresque, le romantisme pictural trouvait en outre dans cette imagerie exotique de nouveaux sujets aptes à renouveler son inspiration. A mi-chemin entre réalité et imaginaire, cette vision de l'Orient, plus livresque qu'ethnographique, se pare alors d'images fantasmées de lascives courtisanes ou de fougueuses chevauchées dans le désert. La notion même d'Orient est floue et regroupe des pays de cultures aussi diverses que l'Afrique du Nord, la Turquie, la Grèce, le Moyen-Orient et l'Égypte, popularisée quelques années plus tôt par l'épopée napoléonienne.

Initié par la littérature de son temps (Lord Byron, Victor Hugo, *Les Orientales*, 1829...) qui lui dessine les contours d'un Orient rêvé et sublimé, Delacroix poursuit ce voyage intérieur par la lecture des récits de la guerre d'indépendance grecque et des relations des voyageurs en Orient. Un grand nombre de peintres et d'écrivains romantiques – Byron et Delacroix (*Les Grecs sur les ruines de Missolonghi*, 1826) en tête – s'étaient passionnés pour la cause philhellène⁽¹⁾ qui incarnait selon eux la lutte d'un peuple pour sa liberté.

Devenu malgré lui le chef de l'école romantique à la mort de Géricault en 1824, Delacroix



signe cette année-là sa première œuvre orientaliste, *Les Massacres de Scio* ⁽²⁾ (fig. 3).

Trois ans plus tard, il récidive avec un sujet d'une rare violence, puisé dans l'Orient ancien, *La Mort de Sardanapale* qui, face à l'*Apothéose d'Homère* d'Ingres, crée un scandale retentissant au Salon.

En 1830, la conquête de l'Algérie par la France offre un contact réel avec l'Orient, ouvrant ainsi de nouvelles sources d'inspiration aux artistes.

La révélation de l'Orient : le séjour marocain (janvier-juillet 1832) ou l' « Antiquité retrouvée »

Soucieux de s'assurer la neutralité des Marocains au lendemain de la conquête de l'Algérie, Louis-Philippe confie dès 1831 au comte de Mornay une mission diplomatique auprès de Moulay Abd er-Rahman, chef chérifien⁽³⁾ du Maroc. D'abord pressenti comme peintre accompagnateur, Eugène Isabey est finalement remplacé par Delacroix grâce à l'entremise de la comédienne Mlle Mars, maîtresse attirée de Charles de Mornay. Le 11 janvier 1832, La Perle quitte le port de Toulon et accoste à Tanger treize jours plus tard (fig. 4). Dans son *Journal* et ses notes de voyage, l'artiste décrit sa traversée et le choc culturel que lui inspire sa découverte du Maroc : « Je suis comme un homme qui rêve et qui voit des choses qu'il craint de voir lui échapper ! (...) C'est beau comme au temps d'Homère!... »

L'Orient lui apparaît alors comme une « Antiquité vivante » face à la « barbarie du reste du monde ».

Au terme de deux mois de négociations, la délégation française peut enfin rejoindre Meknès le 15 mars. Une semaine plus tard, Delacroix assiste à l'audience publique devant les remparts de la cité : « C'est par une porte mesquine et sans ornement qu'il paraît, monté sur cheval gris, entouré de ses gardes à pied et d'un porteur de parasol ». Après une visite de la résidence royale et de la ville dont les marchés colorés et le quartier juif fascinent le peintre, la délégation quitte Meknès le 4 avril avant de rejoindre la France par l'Andalousie et l'Algérie.

De ce voyage déterminant dans l'évolution de sa carrière et de son style, Delacroix rapporta sept carnets de voyage qui lui inspirèrent plus de quatre-vingt peintures orientalistes, dont les célèbres *Femmes d'Alger dans leur appartement* (1834).



De l'esquisse au tableau définitif (1832-1845) : genèse d'une œuvre aux prises avec l'histoire

Souhaitant fixer le souvenir du cérémonial de l'audience, Delacroix conçut le projet d'une ambitieuse composition (fig. 2) qu'il fit précéder de nombreuses études dessinées et peintes plus ou moins abouties (fig. 5 et 6). Celle de Dijon correspond sans doute à la première pensée, exécutée peu après le retour en France à l'été 1832. Fidèle à l'événement, elle diffère de la composition définitive centrée sur la figure équestre du sultan sortant de son palais. Cette toile imposante tant par son format que par la monumentalité de ses figures est le plus grand tableau d'inspiration marocaine de Delacroix.

La suppression des deux principaux protagonistes de l'ambassade française, Abraham Benchimol et le comte de Mornay, s'explique moins par des raisons stylistiques



qu'historiques. En 1845, la carrière diplomatique de Mornay avait suivi d'autres voies et le contexte politique avait changé. Si la commémoration d'un épisode anachronique était une aberration, l'intérêt pour le Maroc était en revanche toujours vivace. Le choix du format en hauteur permet ici de concentrer l'attention sur le sultan et sa garde rapprochée, faisant de cette toile un portrait d'apparat davantage qu'une scène anecdotique. On retrouve ce même procédé dans une autre toile orientaliste, *Le Kaid, chef marocain* (1837), et dans un dessin représentant la haute figure équestre de *Duguesclin* (fig. 7).

Au Salon de 1845, le tableau fit l'admiration unanime des critiques qui louèrent l'harmonie chromatique dominée par les ocres lumineux des costumes et des murailles ainsi que par le bleu profond du ciel. Dans l'esquisse dijonnaise déjà toute empreinte des chaudes tonalités de l'Orient, les bruns et les rouges sont plus assourdis mais rehaussés par la blancheur éclatante des burnous. Par la vigueur de sa touche, cette étude constitue ainsi, au-delà du simple reportage historique, un véritable chef-d'œuvre de sensibilité romantique.



(1) Les philhellènes (étymologiquement, ceux « qui aiment la Grèce ») désignent des non Grecs - hommes politiques, artistes et intellectuels libéraux pour la plupart - qui s'engagèrent auprès des Grecs opprimés par les Ottomans lors de la Guerre d'Indépendance grecque (1821-1832).

(2) Le musée des beaux-arts de Dijon conserve une gravure à l'eau-forte de Frédéric-Auguste Laguillermie d'après le tableau de Delacroix (1884, inv. 1772).

(3) De l'arabe « chérif » : ce terme désigne une caste de la noblesse revendiquant sa descendance avec Mahomet par sa fille Fatima. Jusqu'à son indépendance en 1956, le Maroc était plus connu sous le nom d'Empire chérifien.

1. Eugène Delacroix, *Esquisse pour Le Sultan du Maroc Mulay Abd er-Rahman recevant le comte de Mornay*, vers 1832-33, huile sur toile, 31x40 cm, Dijon, musée des beaux-arts, donation Pierre et Kathleen Granville
2. Eugène Delacroix, *Mulay Abd er-Rahman, sultan du Maroc, sortant de son palais de Meknès, entouré de sa garde et de ses principaux officiers*, 1845, huile sur toile, 377x340 cm, © Toulouse, musée des Augustins. Photo Daniel Martin
3. Eugène Delacroix, *Scènes des Massacres de Scio*, Salon de 1824, huile sur toile, 417x354 cm, Paris, musée du Louvre, ©RMN/Thierry Le Mage
4. Eugène Delacroix, *Vue de Tanger*, 1832, aquarelle, 16x20,5 cm, Dijon, musée des beaux-arts
5. Eugène Delacroix, *Etude pour Le Sultan recevant le comte de Mornay*, vers 1832, plume et encre, 19,4x25,2 cm, New York, collection Karen B. Cohen (promis en don au Metropolitan Museum of Art, New York)
6. Eugène Delacroix, *Etude pour Le Sultan du Maroc entouré de sa garde*, vers 1845, graphite et craie blanche, 59,7x49,7 cm, New York, The Metropolitan Museum of Art, Dist.RMN/image of the MMA
7. Eugène Delacroix, *Guerrier à cheval entouré de soldats et de femmes, près d'un château-fort*, étude pour *Duguesclin au château de Pontorson*, vers 1829, mine de plomb, pinceau, lavis brun et rehauts de blanc, 26x30 cm, Paris, musée du Louvre, département des Arts graphiques, ©RMN/Michèle Bellot